

LES  
VIERGES NOIRES

*Symboles et Réalités*



Thierry Wirth est docteur ès sciences (Muséum national d'histoire naturelle et École normale supérieure) et docteur ès lettres et sciences humaines (Sorbonne).

Il débute sa carrière dans les cabinets ministériels, puis devient journaliste au *Monde* et au *Nouvel Économiste*. Il assurera ensuite la direction d'entreprises dont deux maisons d'éditions. Depuis 2004, il se consacre à l'écriture. Thierry Wirth est président de nombreuses associations culturelles et philosophiques. Il est l'auteur de 31 ouvrages, 2 pièces de théâtre et de plusieurs communications à l'Académie des sciences.

© Oxus 2009

Une marque du groupe éditorial Piktos,  
Z.I. de Bogues, rue Gutenberg - 31750 Escalquens  
Bureau parisien : 6, rue Régis – 75006 Paris

ISBN : 978-2-8489-8119-2

Thierry WIRTH

LES  
VIERGES NOIRES

*Symboles et Réalités*

OXUS<sup>AD</sup>



# SOMMAIRE

INTRODUCTION	7
Un contexte historique	12
LIMINAIRE	15
DIFFÉRENTES ET TELLEMENT SEMBLABLES	19
LE NOIR... ET LES AUTRES COULEURS	42
Le délire scientifique	48
Les autres couleurs	53
ORIGINE DES VIERGES NOIRES	63
Isis, celle qu'on ne peut pas ignorer	69
Les Mères « d'avant »	73
Peut-on remonter à « l'origine » des Vierges noires	83
Les pierres noires	92
De l'Orient vient la Lumière	97
La cas des déesses allaitantes	102
Comment étaient-elles	106
La tradition celtique	110
L'analogie entre les druides et les prêtres est certaine	119
Arbres et sources, soucis millénaires de l'Église	122
LA CHRISTIANISATION	129
Le rôle prépondérant de saint Bernard	135
Marie, « qui est-elle ? D'où vient-elle ? »	141
Les « Marie »	151
Marie l'Égyptienne était-elle une Vierge noire ?	155
Où l'on passe près de la vérité	163
Légendes de leur découverte	167
Miracles	178
ÉSOTÉRISME DES VIERGES NOIRES	199
Un ésotérisme religieux	210
La Lumière luit dans les ténèbres	218
Is-Is et Ismérie	237
Les Rois mages	240
Savoir lire, savoir regarder, rien n'est gratuit	243
Le lait de la Vierge	247
Épilogue	257
Conclusion	262



# *Introduction*

Les Vierges noires, pourquoi ?

Ce « pourquoi » a un double sens. C'est d'abord l'adverbe interrogatif qui cherche à savoir la cause, la raison, le motif ; mais c'est aussi un mot qui implique des conséquences, qui demande quel est le but, l'intérêt.

Se poser la question du pourquoi des Vierges noires, c'est s'obliger à chercher la causalité et la finalité. Nous devons donc nous intéresser à la double proposition de l'amont et de l'aval.

Pour comprendre les Vierges noires, il faut d'abord profondément pénétrer le Moyen Âge et tout à la fois la façon de penser et la culture des hommes qui ont créé cette statuaire au sein de l'Église.

Nous croyons connaître cette époque. À la suite de l'enseignement scolaire, les romans, les films ont popularisé l'an mil et les siècles qui ont directement suivi.

La vérité est que nous n'avons rien compris, que nous avons passé et continuons de passer à côté d'une civilisation aussi hermétique que celle des Précolombiens, des Égyptiens, des Étrusques ou de l'Afrique subsaharienne. En huit siècles les mots ont changé de sens ; on a perdu la signification des couleurs ; chaque geste était un symbole.

Le romantisme a cru redécouvrir le Moyen Âge qualifié alors de barbare, mais en fait ce n'était qu'une admiration pour l'aspect extérieur des cathédrales, pour une science des bâtisseurs perdue, pour un art de la statuaire que l'on pensait achevé. Contrairement à ce qui est couramment enseigné, la Renaissance n'est pas la fin du Moyen Âge, elle est issue de sources grecques et romaines et elle arrive alors que la civilisation médiévale qui a connu son apogée aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles s'est éteinte après une rapide décadence. Elle est une civilisation engloutie.

Il ne faut donc pas aborder les Vierges noires comme les précurseurs des statues qui ornent les églises et surtout nos musées. Ces statues sont des œuvres d'art au sens plein du terme. Or il n'est pas question d'art dans la création d'une Vierge noire, nous verrons que des règles strictes commandent sa conception.



Ce qui nous a longtemps trompé est que les artistes ont copié ces représentations, en les interprétant à leur façon. La preuve qu'ils ne comprenaient plus ce qu'ils faisaient.

Les dernières synthèses qui ont voulu faire le point sur les Vierges noires datent de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle avec Durand-Lefebvre en 1937 (*Étude sur l'origine des Vierges noires*) et Saillens en 1945 (*Nos Vierges noires*). Plus près de nous, Huynen en 1972 (*L'Énigme des Vierges noires*) et Bonvin en 1988 (*Vierges noires, la réponse vient de la terre*) ont fait œuvre utile en tentant de décrypter ces statues, mais dès que l'on touche à la vérité qui dérange, certaines personnes s'autoproclamant spécialiste de la question s'élèvent contre ces travaux comme le fait ce fonctionnaire à l'université de Rennes, qui écrit à propos de ces deux chercheurs : les Vierges noires « ont constitué une proie toute désignée pour la littérature de l'ésotérique dont le moins que l'on puisse dire est qu'elle manque de bases solides ».

Il est vrai que cette statuaire, qui n'est pas inclassable, mais que les « spécialistes » n'ont pas été capables de classer, dérange aussi bien dans les milieux de l'art, au sein d'une certaine Église, que tout simplement chez les personnes qui ont un peu de raisonnement. Ce n'est pas en

ignorant ou, au mieux, en traitant avec mépris ce que l'on ne comprend pas que disparaîtront les vraies questions, qui ne sont jamais que la vie et la pensée de nos ancêtres.

Pas un saint, pas un christ n'a eu cette couleur. Le seul que l'on connaisse, alors que tout se passe au Moyen-Orient, est un des Rois mages, et encore, n'apparaît-il qu'à partir du XIV<sup>e</sup> siècle.

La plupart des sanctuaires mariaux importants où se déroulaient les grands pèlerinages, et la majorité des hauts lieux de spiritualité abritaient une Vierge noire. Ces statues dont le visage et parfois les mains ont été peints en noir sont les objets du culte et de la vénération des fidèles et des pèlerins qui parfois parcouraient des centaines de kilomètres à pied pour leur rendre hommage.

On peut dire que certains sanctuaires étaient des « stars » du pèlerinage. Ainsi celui du Puy qui vit défiler cinq papes et quatorze rois de France. Chaque jour, des centaines de pèlerins se pressent pour s'agenouiller devant la Vierge. Une des rues jouxtant la cathédrale s'appelle encore la rue des Tables, rappel des tables des échoppes où en grand nombre étaient vendus les souvenirs du pèlerinage et divers objets de piété à emporter à ceux qui n'avaient pu faire le

déplacement (comme cela se fait encore de nos jours à Lourdes, Lisieux, Fatima et dans tous les lieux de pèlerinages perpétuels).

À noter que lorsque le Vendredi saint tombait un 25 mars, c'est-à-dire coïncidait avec le jour de l'Annonciation, cette année-là avait lieu un grand jubilé à l'occasion duquel étaient délivrées faveurs et indulgences.

On a du mal à imaginer la foule des pèlerins drainée par un jubilé : des centaines de milliers de personnes. Heureusement les chroniqueurs ne sont pas passés à côté de tels événements et grâce à eux on connaît, parfois émaillés de savoureuses anecdotes, la passion et l'enthousiasme qui accompagnaient la foule.

Ainsi, Juvénal des Ursius nous indique que lors du jubilé de 1407, plus de 200 personnes périrent étouffées au milieu des 200 000 pèlerins. Médicis explique qu'en 1502, si on laissait tomber quelque chose au sol, on n'osait pas le ramasser de peur d'être piétiné. Il précise, qu'« y rendirent leur âme à Dieu plus de cent personnes et que les quatre mille confesseurs mobilisés furent insuffisants ! »

## Un contexte historique

À partir du VII<sup>e</sup> siècle, l'Europe est submergée par les invasions barbares. Les traditions, le savoir, les connaissances, tout cela n'a pu être sauvé que par les ordres monastiques solidement installés. Les secrets des bâtisseurs trouvèrent refuge dans les monastères jusqu'au X<sup>e</sup> siècle.

Après cette période noire de stagnation et même de recul de la civilisation, siècles de bouleversement et de destructions de toutes sortes, on assiste à une véritable renaissance, même si ce terme ne sera employé que cinq siècles plus tard pour les arts. Les confréries de bâtisseurs, maçons et tailleurs de pierre vont élever les plus extraordinaires constructions jamais conçues par l'humain : les cathédrales. On s'extasie encore, et à juste raison, devant ces édifices, mais on ne se rend pas compte de ce qu'ils représentaient lors de leur construction. Les maisons ne dépassaient pas généralement les trois étages. Compte tenu des constructions que nous faisons de nos jours, combien de kilomètres de haut devraient avoir des cathédrales contemporaines ? On a cherché à frapper les esprits par le gigantisme de l'architecture, mais aussi par celui de la musique. Les grandes orgues ont dû, au début, terrifier les fidèles !

Les pèlerinages, notamment en Terre sainte, ne se sont jamais interrompus. Aussi périlleux qu'ils fussent, ils étaient fort pratiqués par des élites qui se frottaient aux mondes islamique et judaïque. Plus près de nous, les guerres en Espagne, entrecoupées de longues trêves, ont favorisé les échanges entre chrétiens et Almoravides. On se souvient des controverses et des débats théologiques comme la fameuse « Dispute de Barcelone » qui se déroula en présence de la cour et du roi. Enfin, ce que nous nommons aujourd'hui les croisades – mais qui n'ont jamais porté ce nom à leur époque – va se révéler un formidable creuset d'échange avec le monde arabe et son mode de pensée. C'est aussi à cette époque que revient d'Irlande un courant celtique christianisé, symbolisé par saint Malachie, un des rares proches de saint Bernard, qui terminera ses jours à Clairvaux. Et rappelons que ce même saint Bernard, lorsqu'il prêchera la croisade à Vézelay, ne le fera pas du haut de la colline, mais depuis un tertre druidique situé un peu plus bas et dont il reste encore de nos jours un amas de rocaille que l'on a surmonté d'une croix. Ceux qui auront la curiosité de se rendre sur le lieu sentiront peut-être une étrange sensation les envahir. Ces endroits n'étaient jamais choisis au hasard.

C'est aussi l'époque où les règles monastiques reprennent la pureté d'origine, où Cîteaux commence à supplanter Cluny, et où on se soucie de reconstituer les bibliothèques détruites. Des moines, sachant souvent aussi bien lire l'arabe que l'hébreu, vont parcourir l'Europe, et particulièrement l'Espagne, à la recherche de documents. Leurs connaissances sont certaines, et on se souvient que le troisième abbé de Cîteaux, Étienne Harding, travailla avec un talmudiste sur les textes hébraïques utilisés pour la refonte de la Bible latine.

Les manuscrits recherchés par les moines étaient dans les monastères mozarabes. Les Clunisiens, grâce à l'amitié d'Alphonse VI et de ses successeurs, vont essayer d'accéder à ces bibliothèques et aux archives. En partant sur les routes de Compostelle, les bénédictins gagnaient sur tous les plans. Ils prenaient un chemin sacré déjà suivi mystérieusement bien avant le christianisme par les druides et par d'autres religions initiatiques encore plus anciennes.

## *Liminaire*

Alors que les Vierges noires sont toutes des représentations de Marie, on n'emploie jamais le vocable « Marie Noire ». C'est donc que le générique « vierge » a plus d'importance que le prénom. Le symbole dépasse la personne.

Il nous appartient donc, avant de commencer à étudier les Vierges noires, d'essayer de nous rappeler ce que les mots « vierge » et « noire » signifiaient à l'époque où elles apparaissent dans les églises et y sont vénérées.

VIERGE : le mot « vierge » n'avait pas autrefois le sens anatomique précis qu'il a aujourd'hui : on était vierge quand on était indépendant. Il signifiait « qui n'est pas attaché à quelqu'un », célibataire avec un statut dans la communauté, ce qui était le cas des druidesses comme Circé. Elles choisissaient librement les géniteurs de leurs enfants sans encourir le moindre reproche de la communauté, car elles incarnaient la « Grande Vierge Mère sans laquelle rien ne serait ». Cela était aussi valable pour les vestales qui participaient pourtant aux rites sexuels sacrés, mais seulement avec le roi ou les flamines (prêtres attachés à la divinité gardée par les vestales). « Vierge » correspond au mot grec

*parthénos* qui signifie seulement « femme non mariée » et aussi « Mère » (non mariée), on pensera donc ici au nom du Parthénon à Athènes.

L'origine latine de « vierge », *virgo*, ne nous apprenant rien, voyons chez nos voisins. La racine celtique *werg*, puissance, mais aussi travail : (*w*)*ergon* en grec, *werk* en allemand, ou *work* en anglais, qui s'applique à la déesse Mère ou druidesse Mère, se réfère à son indépendance, à sa « possession d'un grand troupeau de bétail » (la *potnia théron* grecque) preuve évidente de sa fécondité multiple, symbolique ou incarnée...

Selon Marol, « vierge » est un mot dont il faut réapprendre la vigueur. *Vria*, en sanskrit, est à la fois ce qui est inaccessible, caché, et ce qui se répand, une plénitude débordante. Nous sommes ici à l'origine de « l'état vierge », paradoxalement un état fécond. Pour Chevalier et Gheerbrandt, « la grande divinité féminine celtique, qui est unique dans son principe, par opposition aux divinités masculines du panthéon, (la Minerve du schéma théologique de César), possède les deux aspects de la Vierge et de la Mère, c'est-à-dire que la virginité est une des conditions essentielles [...] de la divinité féminine. Après chaque naissance, la mère redevient vierge ». <sup>1</sup>

---

1. *Dictionnaire des symboles* de Chevalier et Gheerbrandt, Lafont, 1996, S.V. « Virginité ».



La virginité de la déesse ne doit pas égarer. Point ici d'idée de chasteté ou de stérilité, bien au contraire ! La figure d'Artémis la Vierge s'intègre dans la symbolique archaïque des vierges mères. S'appuyant sur le sens exact de l'épithète *parthénos* (femme non mariée et non vierge), Frazer remarque qu'"il n'y a pas de culte public d'Artémis la Chaste. Elle s'intéressait, comme Diane en Italie, à la perte de la virginité et à la grossesse, et non seulement elle aidait les femmes à concevoir et enfanter, mais elle les y encourageait"<sup>2</sup>. » Et Bertrand Hell précise que la Vierge chasseresse est aussi nommée *kourotrophos* « celle qui fait croître les jeunes gens », et les femmes la vénèrent sous les traits de Locheia, la déesse de l'accouchement ». Quant à Yves Monin, il se souvient que le « terme s'est appliqué à des prostituées sacrées. Comme se comprend alors la conduite des déesses primordiales ! Comme les actes terribles de Diane s'expliquent !... La transition est facile vers l'Homme et la Femme Sauvages. Qui ne les a vus, gravés si souvent sur les maisons médiévales (Levroux, Nice, etc.) et mémorisés par l'Histoire dans le Bal des Ardents ? »

Il y a quelques ancêtres à la Vierge Marie. Dans *l'Énéide*, écrit en 20 avant J.-C., Virgile

---

2. Bertrand Hell, *Le sang noir, chasse et mythes du sauvage en Europe*, Flammarion, 1994.

rapporte l'épisode de Rémus et Romulus, nés de la fille vierge d'un roi. L'Iranien Mani a un père qui a fait vœu de chasteté, et une mère vierge qui reçoit la semence « en esprit ». L'union d'un dieu avec une mortelle, c'est également Poséidon et Clito, ou Zeus et Sémélé. La montée de la même Sémélé chez les dieux de l'Olympe – en son corps charnel – a d'ailleurs comme un parfum d'Assomption... Et que dire de l'étymologie du nom de son fils Dionysos, le « deux fois né » : vivant, mort et ressuscité de la cuisse de Zeus, donc par la volonté de son père ?

NOIRE : ce qualificatif fait référence à la couleur des idoles païennes originelles. Primitivement, cette couleur était-elle celle d'un monolithe d'origine céleste, un aérolithe de petite taille, une *lapis ex caelis*, « pierre du ciel » – ou d'une bombe volcanique – dont les archéologues et les préhistoriens nous affirment que la forme grossièrement triangulaire et boursouflée par la fusion dans la haute atmosphère, et sa forme conique naturelle évoquaient une femme stéatopyge nue, accroupie en train d'accoucher, ou assise en tailleur, à la gauloise, et présentant son enfant entre ses cuisses ?

Un chapitre est consacré à cette couleur, et aller plus avant dans une définition du mot nous obligerait à pénétrer l'histoire et le symbolisme.

# DIFFÉRENTES ET TELLEMENT SEMBLABLES

Existe-t-il plusieurs sortes de Vierges noires ou sommes-nous en présence d'une seule catégorie de statues, ce qui nous arrangerait bien pour nos recherches.

L'observation et l'étude des statues de Vierges noires permet de dégager des similitudes et des coïncidences assez nombreuses pour qu'elles ne soient pas le fait du hasard.

Dès lors il devient utile de les grouper afin d'essayer de dégager une sorte de cahier des charges qui aurait présidé à la fabrication d'une Vierge noire.

Nous avons pu déterminer neuf points de convergence qui permettent une approche de l'énigme des Vierges noires. Bien sûr, nous n'aborderons pas un dixième point de similitude : la couleur noire sur toutes les parties visibles du corps, qui fait l'objet d'un chapitre à part.

Voici les neuf constantes que l'on retrouve dans chaque Vierge noire :

*Le sanctuaire* est toujours situé sur un ancien lieu de culte et la statue est placée dans la crypte.

*L'architecture* montre une Vierge en majesté, c'est-à-dire assise, un enfant sur les genoux.

*Leur origine* est concentrée sur les Xe et XI<sup>e</sup> siècles, et une légende préside toujours à leur arrivée.

*Omniprésence de la Vierge*, l'enfant passe au second plan.

*Les proportions* montrent un rapport arithmétique constant.

*La matière* dont sont faites les statues est toujours le bois.

*Quatre couleurs* seulement enrichissent les statues.

*Une impression de fécondité* s'en dégage.

*Des miracles* leur sont attribués.

**Le sanctuaire** : il est toujours positionné sur un ancien lieu de culte païen, lui-même au voisinage d'une source, d'un puits ou d'une fontaine, voire d'une pierre levée ou non. De plus, l'emplacement est généralement un lieu élevé par rapport au voisinage, butte ou colline. Ces lieux de culte, souvent très anciens, étaient voués à la Terre Mère et à la vierge druidique qui doit enfanter. Mais attention de ne pas déduire trop rapidement que les Vierges noires sont les successeurs de ces vierges païennes. Elles ont été mises à leur place. Pour le peuple

inculte c'est une représentation comme une autre, mais en réalité, leur signification est précise, et elle émane d'un ensemble symbolique.

La place originelle de la Vierge noire est dans la crypte. Quant elle a dû être déplacée pour une impérieuse raison, elle était installée dans une partie sombre de l'église. Néanmoins, la crypte a une signification symbolique tout autre qu'un quelconque emplacement sombre.

**L'architecture** : c'est ce que l'on voit en premier. Toutes les Vierges noires sont du type « Vierge en majesté », assises sur un tabouret, un enfant sur les genoux. La Vierge n'est pas assise sur un trône, mais elle se tient droite sur une sorte de tabouret que l'on ne voit pas du fait de sa robe.

Les Vierges romanes du début du deuxième millénaire sont toutes des représentations en majesté, même celles qui ne sont pas noires. Dans les fresques des premiers siècles, les Vierges sont représentées soit orantes, soit debout avec l'Enfant dans les bras, soit assises. Dès le XII<sup>e</sup> siècle, les sculpteurs reprendront leur liberté d'expression, comme si, pour une raison inconnue, il y avait eu une parenthèse de deux siècles.

Ce qui frappe dans les Vierges en majesté, c'est qu'elles sont assises sur des tabourets ou des sièges tout simples, alors qu'on aurait trouvé naturel qu'elles le soient sur un trône. Ce siège, sans dos ou avec un dossier très bas, est un cathèdre, généralement sobre, ou très peu décoré.

Or, souvenons-nous, Isis est toujours assise sur un cathèdre, et les grandes églises construites à partir de l'époque des Vierges noires ont la même étymologie. Ne seraient-ce pas les mêmes hommes, ou à tout le moins appartenant au même groupe de pensée, qui sont à l'origine des cathédrales et des Vierges noires ?

Généralement, le siège est sculpté dans un bloc de bois indépendant des personnages, mais dans la même essence. Un coussin peut recouvrir le siège, et lorsqu'il existe des accoudoirs ou un dossier, ils présentent des dessins qui peuvent être symboliques. On trouve souvent des losanges. Or le losange est un symbole de féminité. Composé de deux triangles allongés, il suggère la relation entre les mondes supérieurs et inférieurs.

La base des statues est carrée et ce n'est certainement pas par hasard. Que ce soit dans l'Antiquité ou au Moyen Âge, le carré a une

grande importance. Il exprime le plan terrestre comme une création. L'homme est représenté géométriquement par cinq carrés dans sa hauteur, et cinq carrés dans sa largeur lorsqu'il a les bras en croix, croix elle-même inscrite dans un carré. Rappelons également que la première pierre de fondation d'une église est cubique : elle est le lien entre la terre et le ciel dans le rituel de consécration.

Les Vierges noires les plus anciennes portent des vêtements de facture sommaire. Le voile qui retombe de chaque côté de la tête et la robe sont souvent mêlés. Par la suite, la sculpture s'affine et donne un meilleur rendu des vêtements, mais ils gardent toujours une raideur dans les plis. La robe cache l'ensemble du corps à l'exception du visage et des mains. Les pieds portent des chaussures, souvent très fines, qui les recouvrent.

Le visage est de type oriental ; de nombreux auteurs le disent byzantin, mais pour notre part nous ne serons pas aussi restrictif. La face, très allongée, n'a que peu de relief. Pas de rondeur des joues, un nez droit avec les narines ouvertes.

Ce sont les yeux qui sont les plus marquants. La Vierge et l'Enfant ont le même regard droit, lointain. Ce regard est d'autant plus troublant que la personne en présence d'une Vierge noire

sent très bien que celle-ci ne la regarde pas. Pourquoi fixer un point au loin, un point qui semble inaccessible ? Cette froideur dans le regard n'existe pas dans la statuaire romane. Les Vierges à l'Enfant regardent vers leur fils, les statues qui sont seules regardent toujours vers l'orant, vers le bas. Elles sont faites pour être exposées en hauteur, hors de portée des mains, mais pas des yeux. Dans le cas des Vierges noires, c'est tout le contraire. Même si on se met au même niveau que la statue, bien en face des yeux, ces derniers ne vous regardent pas, ils fixent toujours ce même point que seule la Vierge semble connaître. Ce lointain inaccessible ne serait-il pas l'espace intérieur ?

Même si elle est composée de deux blocs, l'ensemble de la Vierge noire est de la même matière, à une exception, mais de taille : les yeux. Les statues originales avaient en effet des yeux qui n'étaient pas sculptés, mais incrustés pour que l'apparence de la pupille et de l'iris soit encore plus vraie. Faujas de Saint-Fond a décrit très méticuleusement la statue de Notre-Dame du Puy. On apprend ainsi que les yeux étaient constitués de lentilles hémisphériques, convexes d'un côté et concaves de l'autre, enchâssées dans des cavités peintes aux couleurs de l'iris. Dans la pénombre de la crypte, l'effet devait être saisissant et Faujas de Saint-



Fond avait dû être lui-même frappé puisqu'il écrit : « Ils inspirent la surprise et l'effroi. » Les Vierges noires, par la forme de leur visage, de leur nez, de leurs yeux, ont une expression orientale.

Il a trop souvent été dit qu'elles étaient byzantines, mais une simple comparaison avec les icônes suffit à écarter cette hypothèse. La fixité du regard n'est pas seulement un regard oriental, mais plus précisément celui que l'on trouve sur les momies de l'ancienne Égypte. Si on ne considère que ce regard, on se demande si on n'est pas en face d'une représentation d'Isis, la vierge-mère, objet des rituels initiatiques des Égyptiens. Si on compare une Vierge noire avec une statue romane sculptée à la même époque, la seconde a les traits des femmes de la région où elle a été sculptée. C'est d'ailleurs ce qui permet aux experts de situer une statue qui a été déplacée au cours du temps. Ajoutons qu'aucune des représentations connues n'a les yeux bleus.

Dans son ouvrage *L'Ancienne Statue romane de Notre-Dame du Puy* paru en 1921, le docteur Paul Olivier indique que la statue qui fut conduite au bûcher en 1794, le fut en présence d'une population qui criait « À mort l'Égyptienne ! ». C'est dire si l'aspect oriental du visage, en plus de sa

couleur, devait être frappant. On peut même aller plus loin dans la réflexion, car, dans cette circonstance précise, l'exclamation de la population devait refléter une grande animosité. Donc traiter la statue d'« Égyptienne » est en réalité une insulte et non une marque de vénération. Existait-il en 1794 un sentiment de haine, et peut être même de racisme vis-à-vis de cette statue, ou était-ce simplement une animosité générale envers l'Église qui se translatait à la statue ?

L'aspect oriental que le sculpteur a voulu donner à son œuvre est parfois à l'origine de particularisme insolite, voire déconcertant comme sur le plateau de Millevaches, à Meymac, où la Vierge noire est coiffée d'un turban !

Quelles que soient les légendes sur leurs origines, les Vierges noires ne viennent pas d'Orient. Aucune n'a été sculptée avant le XI<sup>e</sup> siècle et une simple constatation des us et coutumes de l'époque écarte cette possibilité. En effet, l'islam interdit la reproduction de la figure humaine, et quant à Byzance, où l'on ne pratiquait pas la sculpture en ronde bosse, les empereurs iconoclastes des VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles avaient condamné le culte des images comme idolâtre.

Après les visages, les mains sont la seconde partie du corps visible. Et ce n'est pas un hasard,

car, outre la symbolique même de la main, il en est une autre, complémentaire, sur leurs positions. Seules les statues dont l'authenticité est certaine ont un intérêt. Les restaurations avec parfois ajout d'un attribut de pouvoir sont des hérésies qui détruisent les clés de la compréhension et, pour qui n'est pas averti, rendent l'approche du sanctuaire impossible.

La position des mains de l'Enfant n'est pas toujours la même : elles peuvent être posées sur les genoux ; étendues, paumes face à face ; tenant un livre ou bénissant. Les mains qui tiennent un globe sont signe que la statue est une copie récente, ou qu'il s'agit d'un ajout.

Les mains de la Vierge ou de l'Enfant ont des doigts démesurément longs. Là encore, ce n'est pas le fait du hasard puisque cette longueur des doigts est une constante. C'est pour attirer l'attention sur eux et sur la symbolique dégagée. Du reste, ne voit-on pas sur les tympan des églises des Christ en gloire avec des mains dont la longueur est disproportionnée par rapport aux autres dimensions de la représentation qui est par ailleurs parfaite ?

La psychanalyse retient une interprétation qui compare la main à l'œil. Pour elle, la main qui apparaît dans les rêves est l'équivalent de l'œil,

la main voit. Dans son traité *Sur la création de l'Homme*, Grégoire de Nysse lie les mains de l'homme à la connaissance et à la vision car, pour lui, elles ont pour fin le langage.

La main n'est pas seulement l'emblème de la transmission du pouvoir, qu'il soit spirituel ou temporel, elle est le symbole de la Connaissance, et celui qui a ces mains est celui qui Sait. Lorsqu'il s'agit des mains du Christ, elles peuvent aussi être le signe du Père qui n'est jamais représenté et qui s'exprime à travers le fils. Dans la tradition chrétienne, la main est le symbole de la puissance et de la suprématie. Quand la main de Dieu touche l'homme, celui-ci reçoit la manifestation de son Esprit. Souvenons-nous : Dieu toucha la bouche de Jérémie avant de l'envoyer prêcher. De tout temps les rois se sont approprié ce symbole de la main qui est devenu un emblème royal, le sceptre, signe de domination et instrument de la maîtrise. D'ailleurs, en hébreu, le mot *iad* a une double signification : il exprime à la fois la « main » et la « puissance ». La main droite est traditionnellement une main de miséricorde, la main bénissante emblème de l'autorité sacerdotale. La main gauche est la main de rigueur de la Kabbale, la main de justice emblème du pouvoir royal.

La position des doigts est également importante. Il est à remarquer que soit la Vierge a les mains posées sur les genoux, soit elle tient son enfant. Pour ce qui est des mains du Christ, les représentations sont très variées, mais les symboles sont universels. Selon les canons bouddhiques, la main fermée est le symbole de la dissimulation, du secret, de l'ésotérisme. On connaît la main levée, tous doigts étendus, paume en avant, qui indique une absence de crainte, une puissance du temps destructeur qui est elle-même au-delà de la crainte et qui en délivre tous ceux qui l'invoquent. Le geste de l'argumentation ou de l'exposition se fait en plusieurs variantes de l'index ou du majeur touchant le bout du pouce. La méditation s'exprime par la paume de la main ouverte vers le haut. Chez les Celtes, le symbolisme de la main rejoint celui du bras. D'ailleurs le même mot irlandais, *lam*, signifie aussi bien « main » que « bras », mais les symboles sont universels et l'on a une exagération de l'automatisme hiératique. Ils obéissent à une sorte de stéréotypie qui a le caractère formel des traditions liturgiques.

Les positions relatives des doigts et des mains symbolisent des attitudes intérieures. Les mains reposant la paume sur les genoux expriment la concentration méditative ; la main droite levée, index et médium tendus et réunis, les autres

doigts repliés indiquent la dialectique, l'argumentation. Le don, la charité, sont traduits par une main pendante, paume à l'extérieur, alors qu'une main ouverte qui s'avance, la paume tournée vers le ciel signifie l'apaisement, la dissipation de toute crainte. Enfin l'illumination se manifeste par la main droite touchant terre, la paume tournée vers l'extérieur.

Toutes les civilisations utilisent ou ont utilisé le langage des mains. Pour les Romains, enfouir la main sous la manche marquait le respect et l'acceptation de la servitude, alors qu'en Afrique, pour indiquer l'humilité et la soumission qui a un sens proche, il faut placer la main gauche, doigts repliés, dans la main droite. Selon César dans la *Guerre des Gaules*, les bras et mains dressés, la paume en avant (*passis manibus*) sont un geste de supplication et d'invocation. Ce geste des druides qui prient et lancent des imprécations ou des incantations a encore un sens de nos jours dans certaines sociétés, comme en franc-maçonnerie.

Le Christ est assis sur les genoux de la Vierge, très en avant, comme s'il ne devait pas faire corps avec elle. Le buste est toujours très droit et forme avec les jambes une équerre. Cette constante n'est certainement pas un hasard. L'équerre indiquant plusieurs dimensions,